

Paul LALLO

*Quand l'analyse se bute à
un Rien
ou La non-histoire d'Il*

L, énigme de la sexualité, ses attributs de séduction et de traumatisme tiennent, nous dit-on en psychanalyse, au fait qu'elle déborde les capacités d'intégration du jeune enfant. Le masochisme et la notion de pulsion de mort qui lui est rattachée, auraient-ils aussi tous les deux un effet de débordement sur les capacités d'intégration de l'analyste ? On serait porté à le croire : le masochisme, entend-on parfois, est un *péché contre le bon sens* et peut-être plus grave encore, une *atteinte à la raison psychanalytique*. Pourtant, la psychanalyse nous a toujours habitués à aller au-delà sinon à l'envers du bon sens, ce qui lui a d'ailleurs valu le caractère scandaleux que l'on sait. Mais quand on aborde les questions du masochisme et de la pulsion de mort, on a le sentiment que la psychanalyse, dans ce cas-ci, est aux prises avec un scandale dans sa propre maison. Une observation attentive pourrait même nous amener à lire certains signes d'une névrose traumatique chez l'analyste aux prises avec ces questions. Réaction traumatique chez l'analyste-théoricien cherchant à composer ou à maintenir un discours métapsychologique cohérent qui tienne compte tout à la fois, par exemple,

du principe de plaisir-déplaisir et du plaisir masochique de la douleur, ou encore cherchant à découvrir les intrications entre pulsion de vie et pulsion de mort. L'un dira, c'est le cas de Benno Rosenberg : « Pas de théorie possible du masochisme sans accepter la pulsion de mort. » Laplanche, pour sa part, en 1970, exprimait la crainte que la référence à la pulsion de mort « au lieu d'éclaircir les difficultés du masochisme, ne vienne pas au contraire les redoubler ». Un troisième, Michel de M'Uzan, établit une nette distinction entre pulsion de mort et pulsion de destruction. La tendance destructrice ne renvoie pas à un instinct primaire mais serait plutôt l'émanation de la libido. Quant à la tendance létale, de M'Uzan n'y voit pas non plus l'effet d'une pulsion de mort mais plutôt un destin spécial de la pulsion sexuelle dont le but ultime serait non pas la destruction mais l'extinction. « Il faut absolument s'y référer », dit l'un. « Mais cela risque d'obscurcir la question », dit l'autre. « Vous n'y êtes pas du tout », dit le troisième, « vous vous référez tous les deux à quelque chose qui n'existe pas ! »

« Pourquoi la Pulsion de Mort ? », demande Laplanche. C'est le titre du chapitre VI de son livre « Vie et mort en psychanalyse ». Ailleurs, la question s'est posée, non plus seulement en rapport avec la pulsion de mort mais avec la notion elle-même de pulsion : « La pulsion, pour quoi faire ? », c'était là le thème d'un colloque de l'A.P.F. en 1984. « Peut-on penser psychanalytiquement en se passant du concept de pulsion ? », y demandait-on. En somme, s'il est une notion qui a divisé et continue de diviser les analystes, c'est bien celle de pulsion de mort. C'est un peu comme si cette notion avait sur le discours métapsychologique et sur la communauté psychanalytique le même effet de division, de scission et de morcellement qu'une certaine conception de la pulsion de mort lui attribue dans la vie psychique.

Réaction traumatique chez l'analyste-théoricien, mais traumatisme également chez l'analyste-clinicien cherchant désespérément à trouver ou maintenir un sens là où ce qu'il est convenu d'appeler une réaction thérapeutique négative de son analysant les plongent tous les deux dans ce que j'appellerai une troisième dimension, celle où, selon l'expression de Pontalis, « la mort résiste à la vie ».



« Il » (c'est le nom que je lui donnerai) éprouvait le besoin de rester toujours avec moi dans le vide, dans l'absence, dans le silence, dans l'immobilité, peut-être dans la mort (mais là, je n'en suis pas sûr). À mes yeux, « Il » cherchait à perpétuer cet état léthal tout en l'accompagnant parfois d'un discours sur l'inutilité de la cure. J'étais frappé par cette tendance chez « Il » à détruire toute manifestation de vie, à réduire à l'immobilité tout ce qui aurait pu bouger. Était-ce bien une réaction masochique ? À chaque anniversaire de la cure, « Il » reprenait cette plainte : « X années d'analyse et rien n'a bougé », comme si chaque année d'analyse immobile représentait un fleuron de plus à sa déchéance. Sentiment d'inutilité mais sentiment aussi de triomphe. « Il » ne se rendait pas toujours tout à fait compte qu'il se présentait alors comme un cas unique, tout à fait exceptionnel de déchéance. Michel de M'Uzan avait déjà mentionné, concernant un cas de masochisme pervers, que le renoncement à l'emblème phallique ne constituait qu'une façade derrière laquelle il y avait au contraire une manifestation de toute-puissance. Pour sa part, Rosenberg évoque une feinte masochique dans les cas de masochisme moral. Alors qu'est-ce qui se cache chez « Il » derrière cette tentative de tout réduire à néant ? Il serait trop simple sinon simpliste de se contenter d'une réponse qui dirait : « C'est l'œuvre de la pulsion de mort. » Ce genre de réponse serait justement une réduction à néant en ce qu'elle ne tiendrait pas compte du caractère paradoxal de la réaction qu'« Il » manifestait. Il y avait chez lui une insistance, voire un acharnement à rester fixé à un rien. « Il » dépensait une folle énergie non pas à ne rien perdre, mais à ne pas perdre Rien.

Deux fantasmes venaient hanter l'analyste : se peut-il que l'analyse soit un leurre et que cette cure en soit la plus retentissante expression ? Mais il y avait pire encore : se pourrait-il que cette analyse ne s'arrête jamais de ne pas bouger ? Que ça ne s'arrête jamais et que ça ne bouge jamais, mouvement perpétuel fait d'une immobilité sans fin.

Dans un article daté de 1929 et intitulé « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », Ferenczi note que la volonté de vivre de certains patients

s'est trouvée brisée par le fait qu'ils avaient été des hôtes non bienvenus dans la famille, que ces patients avaient été témoins, alors qu'ils étaient enfants, de certains signes conscients et inconscients d'aversion ou de rejet de la part de la mère. Ferenczi explique plus loin, dans une remarque dont la formulation est pour le moins étonnante, qu'au cours de son évolution, « l'enfant doit être amené, par une prodigieuse dépense d'amour, de tendresse et de soins, à pardonner aux parents de l'avoir mis au monde sans lui demander son intention, sinon les pulsions de destruction se meuvent aussitôt. » Ce pardon participerait-il d'un mouvement masochique ? Ce pardon ferait suite, pour prendre une terminologie plus métapsychologique, à une prise en charge par la mère, au début de la vie, de la liaison de la pulsion de mort par la libido. Il s'agit bien sûr d'une intrication pulsionnelle et toute intrication pulsionnelle, nous rappelle plusieurs fois Rosenberg, est en tant que telle d'essence masochique. Dans le meilleur des cas, c'est le masochisme gardien de la vie, autrement apparaissent les effets mortifères du masochisme.

De quoi ce « mortifère » est-il fait ? S'agit-il d'une mort réelle, d'une destruction de l'objet ou du sujet, ou des deux à la fois ? Pour ma part, j'étais frappé par certains passages de l'article de Ferenczi et notamment, par sa référence au fait que chez plusieurs de ces patients ayant été des enfants « non bienvenus », on retrouve souvent une disposition aux refroidissements, dans certains cas, un abaissement de la température tout à fait extraordinaire, bref des états corporels présentant des températures subnormales.

L'état léthargique qu'« Il » n'avait de cesse de reproduire en analyse était-il le signe d'un refroidissement psychique, d'un processus analytique se déroulant à basse température, d'une force de mort cherchant à tout réduire à néant ? Ou cet état léthargique ne pouvait-il aussi s'entendre comme la seule rencontre possible, celle avec un Rien, celle signifiée par sa mère qu'« Il » avait surpris, enfant, faisant cette confidence à une amie : « Celui-là », disait la mère en parlant de lui, « il était de trop ». Il y a des mots qui ont valeur d'actes. N'était-ce pas là une façon de ne pas le nommer et de lui dire, comme Pontalis le prête à ces mères : « Tu n'as jamais été, tu ne seras jamais la cause de mon désir. » Je me représente cet état léthargique

comme un refroidissement du psychisme qui m'amène à penser à ces procédés cryogéniques où un corps malade, un corps mourant est soumis à la congélation dans l'espoir qu'un jour, un remède puisse être apporté, dans l'espoir qu'un jour la mère puisse être pardonnée de l'avoir mis au monde sans lui demander son intention et sans lui donner, ajouterai-je, une véritable inscription psychique.

Dans une telle analyse, il arrive qu'analysant comme analyste en viennent à éprouver avec une rare violence, un désir de rupture, voire d'éclatement où l'un et l'autre voudraient échapper à une emprise où les mots semblent avoir perdu tout leur sens. « Il » éprouvait parfois une grande aversion à l'égard de ses propres mots. Dans ces moments, quand « Il » cherchait à parler, son discours était presque instantanément infiltré par une sorte de déliaison psychique qui rendait ses mots vides de sens et faisait de lui un pantin parlant. Il réagissait aussi à mes mots avec un cynisme qui redoublait mon sentiment d'impuissance. Bref, l'analyse atteignait parfois des moments insupportables de stérilité. Je me demandais si « Il » ne se soumettait pas au processus analytique, acceptant extérieurement toutes ses exigences, comme pour mieux nier l'analyse et faire de l'échec de celle-ci son dérisoire triomphe. « Il » m'a vite fait comprendre cependant qu'une interprétation aussi classique que contre-indiquée se référant à sa résistance ou à un quelconque triomphe masochiste de sa part avait le défaut de cantonner l'analyste dans la position vertueuse de celui qui n'avait rien à voir dans cette impasse. « Je veux vous donner un sens, je veux vous donner un nom, je veux mettre en vous une inscription psychique qui vous sorte d'une relation duelle aliénante et vous vous y refusez », pourrait vouloir dire l'analyste, qui ajouterait : « Non seulement vous refusez mes interprétations mais vous vous opposez toujours à mon désir de vous analyser. »



Carlo Levi, dans un récit autobiographique relatant ses années d'exil en Lucanie, dans un petit village du sud de l'Italie, parle du refus énergique de Giulia de poser pour lui, de se laisser peindre par lui, médecin devenu peintre. Cette brave paysanne considérait pourtant le médecin-peintre

comme son maître et n'aurait dit non à aucune de ses demandes. Elle s'étonnait même que son maître ne lui demande pas de faire l'amour. Elle était prête à lui rendre n'importe quel service sauf celui-là : poser pour son portrait. Paysanne aux croyances superstitieuses, s'adonnant aussi à certains rites de sorcellerie, Giulia finit par expliquer à son maître qu'un portrait soustrait quelque chose au sujet, une image, et que grâce à cela le peintre acquiert un pouvoir absolu sur la personne. Excédé d'être ainsi frustré dans son désir de peindre, de la peindre (de la dépeindre), Lévi décide un jour de briser cette croyance superstitieuse en ayant recours à la violence. Il menace donc de battre Giulia. Il raconte qu'il en fait le geste et peut-être, ajoute-t-il, un peu plus que le geste. Je cite : « Dès que Giulia vit mes mains levées et en sentit l'effet, son visage rayonna de béatitude et s'épanouit en un sourire heureux qui découvrit ses dents de loup. » Par la suite, la paysanne accepta docilement de poser pour son maître-peintre. Il y a dans ce récit quelque chose de fascinant, d'énigmatique : une violence qui ferait du bien, une violence qui procurerait un plaisir, une jouissance, « une béatitude », nous dit Carlo Levi. Une violence qui ne serait pas destructrice, ou plutôt si : cette violence aurait eu pour effet de détruire chez Giulia la peur de la dépossession, d'être perdue dans l'autre, mais aurait du même coup (*sic*) induit un mouvement de vie. Comment entendre ce discours poétique dans un discours métapsychologique pulsionnel ?

Mais écoutons encore un peu le discours poétique de Carlo Levi : « Je la peignis aussi dans un grand tableau, couchée, son enfant dans les bras; s'il existe une manière d'être maternelle sans aucune trace de sentimentalisme, c'était bien la sienne : c'était un attachement physique et terrestre, une compassion amère et résignée. On aurait dit, à les voir, une montagne battue par le vent et sillonnée par les eaux de laquelle surgit une colline plus verte et plus riante. »

Cette perception du peintre et, pouvons-nous supposer, ce tableau d'une mère et son enfant, ont d'étranges recoupements avec sa description précédente. Ici une montagne battue par le vent d'où surgit une colline plus verte et plus riante. Là une paysanne battue par son maître d'où jaillit un visage rayonnant de béatitude. Il y aurait la même configuration

relationnelle et la même morphologie psychique entre la mère et son enfant qu'entre le peintre et Giulia.

Il arrive qu'on parle du masochisme comme d'un moindre mal et du sentiment d'existence que procure la douleur : « Partout où j'ai mal, c'est moi », nous dit Mars dans le roman de Fritz Zorn. Giulia, à travers cet acte de violence, se serait libérée d'une emprise de toute-puissance qui serait celle d'une violence absolue, je dirais d'une violence muette, qui l'aurait maintenue dans un rapport d'aliénation, de non-sujet. Et cette violence muette n'est-elle pas la plus mortifère de toutes ?

Alors que l'autre violence, celle des vents qui battent la montagne ou celle des bras exaspérés qui s'abattent sur Giulia, semble s'inscrire dans un rapport de vie, au cœur même d'une conception et d'où bien sûr l'érotisme n'est plus absent. Nous ne sommes absolument pas dans le registre d'un masochisme pervers où la satisfaction sexuelle serait essentiellement liée à la souffrance et aux sévices physiques. Giulia s'est plutôt retrouvée dans un rapport de défusion ou de différenciation sujet-objet, dans un vrai rapport de désir. « Je me soumets à ce que tu veux », pourrait-elle dire au peintre, maintenant qu'elle est libérée de l'emprise aliénante : « Tu feras de moi ce que tu veux. »

La création de l'œuvre n'a-t-elle pas suivi une voie masochique qui renverrait également à une dimension masochique de la cure ? Giulia craignait au départ que le peintre lui enlève quelque chose d'essentiel ; or cela m'amène à penser à l'appréhension exprimée par certains analysants selon laquelle ils pourraient, sans trop s'en rendre compte, perdre leur pensée pour n'exister que dans celle de l'analyste, se mettre à penser comme lui sans s'apercevoir qu'ils auraient irrémédiablement perdu leur propre pensée. D'où le refus, d'où certaines résistances, d'où peut-être certaines formes de réaction thérapeutique négative. D'où également une possible ambiguïté du statut de l'interprétation : la parole de l'analyste, comme l'action du peintre, peut être perçue tantôt comme une emprise aliénante mais également, et paradoxalement, comme un élément de différenciation.

Et de même qu'un tableau a jailli de la relation du peintre à Giulia, relation d'où n'était pas exclue une certaine violence, de même qu'une colline riieuse

SUIVRE

jaillit d'une montagne battue par vents et marées, de même « Il » pourrait-il un jour découvrir avec moi le portrait qu'il m'aura paradoxalement fait découvrir lui-même, que nous aurons construit ensemble, non sans avoir été soumis à la violence nécessaire de vents et marées sans lesquels c'est le silence de la mer qui aurait tout englouti.



BIBLIOGRAPHIE

De M'uzan, M., « Un cas de masochisme pervers. Esquisse d'une théorie » in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977, p. 125-150.

Ferenczi, S., « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », in *Psychanalyse 4*, Paris, Payot, 1982, p. 76-81.

Laplanche, J., « Pourquoi la pulsion de mort ? », in *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1970, p. 175-211.

Levi, C., *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, Paris, Gallimard, 1948.

Pontalis, J.-B., « Non, deux fois non », in *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, p. 73-99.

Rosenberg, B., « Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie », *Monographies de la Revue française de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1991.